

SOUVENIRS  
DU  
CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE  
DE BEAUVAIS<sup>1</sup>

---

On aurait pu croire qu'un congrès archéologique tenu dans l'Oise manquerait d'attrait pour nous, car il n'avait pas celui de l'inconnu. Mais nos compatriotes s'y sont retrouvés aussi nombreux que les années précédentes. Avec raison ils ont jugé qu'on ne connaît jamais assez sa province, *la petite patrie*, et que la connaître c'est l'aimer ! Je suis sûr qu'ils ont été récompensés de leur démarche par des découvertes inattendues. Visiter une ville, un monument, le livre à la main, quand il a été composé, pour Beauvais par l'abbé Pihan, ou pour Senlis par l'abbé Müller, c'est mieux que de se contenter du guide banal des touristes ; mais quelle différence quand on se trouve en compagnie d'amis passionnés pour les mêmes découvertes, aussi soucieux d'entendre les savantes dissertations de M. Lefèvre-Pontalis que

---

(1) Lecture faite à la Société historique de Compiègne, séance du 21 Juillet 1905.

d'apporter chacun leur part d'observation, je dirais volontiers leur petite pierre, pour reconstituer l'édifice primitif, fixer son âge, déterminer les transformations qu'il a subies. L'attrait est d'autant plus vif que le problème est plus compliqué, et de là vient sans doute que les monuments qui passionnent l'archéologue ne sont pas toujours les plus importants et les plus beaux. Pour lui, l'église de Morienvil passera peut-être avant la cathédrale de Beauvais, et c'est en cela qu'il diffère de l'artiste, sans qu'on soit en droit de le blâmer ou de l'estimer moins.

\*  
\*\*

Le Congrès s'est ouvert à Beauvais, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, le mardi 20 juin. Aux murs, des peintures modernes de Diogène Maillard nous retracent les fastes glorieux de la cité de Jeanne Hachette, dont on aperçoit la statue au milieu de la grande place. Là, quelques vieilles maisons retiennent les congressistes flâneurs, pendant que le bureau se garnit de notabilités civiles et religieuses, de membres de l'Institut et de délégués étrangers, anglais, belge et suisse.

Nous entendons successivement M. Hucher, maire de Beauvais ; le docteur Leblond, président de la Société académique de l'Oise ; M. de Villefosse, délégué du ministre de l'Instruction publique ; Sa Grandeur Monseigneur Douais ; le vicomte de Ghellinck, délégué du gouvernement belge, et M. Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'archéologie.

L'éloge de l'archéologie et du pays qu'on va visiter forme naturellement le thème de

---

ces discours, à travers lesquels perce l'inquiétude, plus ou moins voilée mais comprise par tous, qu'inspire le sort réservé à nos monuments religieux.

Parmi ces innombrables églises romanes, gothiques, ou même de la Renaissance, qui font la joie des artistes et des archéologues, un quart à peine est *classé* et cette formule administrative est loin de leur assurer les réparations les plus urgentes ! Elle ne peut que défendre ces monuments privilégiés contre des restaurations maladroités. Mais les autres, que deviendront-ils ? Pour tous, ne sera-ce pas une véritable mutilation que d'être enlevés à la foi qui les a enfantés, aux fidèles qui les conservent, aux cérémonies qui les vivifient ?

Ne va-t-on pas tuer ainsi l'âme même de ces vieux édifices, car ces pierres ont une âme dont la vie est indispensable à leur beauté. Pour le comprendre, il suffit d'avoir visité quelque antique cathédrale de Hollande ou d'Allemagne transformée en temple luthérien ou calviniste avec ses autels nus, ses niches veuves de statues, son chœur inutile, sa nef trop vaste garnie de cloisons et de banquettes autour de la chaire, où le pasteur n'est plus qu'un conférencier.

Le visiteur le plus prosaïque ne saurait s'y tromper ; une inexprimable tristesse le saisit, et nul ne ressent l'impression grandiose qui arrête l'homme le moins religieux au seuil de nos grandes cathédrales.

Dans ce pays de l'Île-de-France, où notre génie national a donné sa floraison la plus riche, la perte qui nous menace semble plus cruelle qu'en toute autre province, et chacun

---

songe à quelque petite église rurale qui était un véritable bijou et tout aussi justement un écrin. Statues de pierre ou de bois, peintures, vitraux, orfèvreries, broderies; tous ces témoins de notre royauté artistique ne vont-ils pas s'éparpiller dans les collections étrangères? Aussi est-ce de tout cœur que chacun adhère à la belle lettre adressée par notre directeur à M. le Ministre de l'Instruction publique, pour lui demander de protéger le plus beau fleuron de notre couronne nationale.

Avant de quitter la salle des séances, l'architecte chargé de la restauration de l'église Saint-Etienne expose la découverte qu'il vient d'y faire d'anciens thermes gallo-romains, et M. le comte de Troussures fait passer sous nos yeux deux pièces tirées de son riche cabinet: un ivoire qu'il estime fort ancien et qui représente deux des premiers évêques de Beauvais et surtout une peinture sur verre églomisé. Mon ami le marquis de Fayolle qui, au Congrès d'Abbeville, en 1893, a eu la bonne fortune de signaler semblable rareté en l'église de Saint-Vulfran, se charge d'expliquer la technique de ces ouvrages et de faire ressortir la beauté de celui-ci. On sait qu'il s'agit d'une peinture exécutée à l'envers d'une vitre, avec application de feuilles d'or, et que ces ouvrages, usités surtout au xvi<sup>e</sup> siècle, ont pris dans la langue des collectionneurs un nom formé avec celui d'un artiste habile, Glomy, qui vivait au xviii<sup>e</sup> siècle (1).

---

(1) Voir *Le Glossaire archéologique* de Gay, au mot églomisé.

Le tableau du comte de Troussures est de dimensions exceptionnelles et la vitre d'une seule pièce, au lieu d'être formée comme à Abbeville de petits morceaux réunis par des plombs ; le sujet, *La Tentation de Saint-Antoine*, est traité à la manière allemande et les ors réservés donnent à toute cette peinture un éclat comparable à celui des broderies en or nué. Nous devions retrouver une autre pièce de même travail au musée, beaucoup moins belle, mais bonne à signaler ; elle fait ressortir celle de M. de Troussures et ces ouvrages sont fort rares.

Le musée de Beauvais ne répond pas à l'importance de la ville, encore moins à la réputation des amateurs d'art que cette ville a possédés de tous temps. Cela doit tenir à l'insuffisance des locaux, qui donne aux collections l'aspect peu engageant d'un magasin de bric-à-brac. On est peu disposé à donner, quand on songe en quel fouillis iront se perdre les objets réunis avec tant d'amour et tant de peine ! Mais je touche à un sujet brûlant. N'insistons pas et contentons-nous de noter :

*Le mercure barbu*, découvert à Marissel en 1695, demi-rond de bosse encadré sous un fronton triangulaire, où figure une inscription qu'on s'étonne de ne pas trouver à sa place habituelle, sur le socle de la statue, et que l'œil exercé de M. de Villefosse a jugée fort douteuse.

*Une tête de Christ couronné d'épines*, d'une douleur poignante, épave d'un *Ecce homo*, bien que la bouche déprimée semble marquée des stigmates de la mort.

---

*Un Saint-Jacques* assis, vêtu en pèlerin, du XIV<sup>e</sup> siècle.

*La mitre de Philippe de Dreux*, évêque de Beauvais 1175-1217.

Quantité de sculptures sur pierre et sur bois, entassées un peu partout, notamment sous le cloître adossé à la Basse-Œuvre.

La visite de l'église Saint-Etienne a achevé de remplir cette première journée.

On s'arrête un instant pour examiner la portion des thermes récemment mise au jour, le célèbre pignon treillissé du croisillon nord et la roue de fortune. A l'intérieur, une cloison en planches et des échafaudages courent le vaisseau et suppriment toute impression d'ensemble. Le style est, du reste, fort disparate. Au XIII<sup>e</sup> siècle appartiennent le portail nord, les transepts et la nef, sauf les deux premières travées qui sont du XIII<sup>e</sup>, ainsi que la façade ouest. La voûte du carré du transept, le chœur, le déambulatoire et la chapelle absidale sont l'œuvre du XVI<sup>e</sup> siècle. Notre directeur excelle dans ces délicates répartitions, un chapiteau, une base, une simple moulure lui suffisent pour préciser une époque. L'œil se forme au cours de ces véritables dissections.

Les amateurs d'études moins arides s'occupent surtout des magnifiques verrières, fort bien décrites par le chanoine Marsaux, qui nous fait lire la signature ENGR, Engrand-le-Prince, d'une famille féconde en maîtres-verriers.

Les dames, qui nous accompagnent, admirent les pentes du dais couvertes de broderies en or nué. Les vieilles peintures sur bois ont aussi leurs fidèles devenus plus

---

nombreux depuis le succès de l'exposition des Primitifs. Enfin, les naïfs, qui, dans une œuvre d'art, en sont encore à s'occuper avant tout du sujet, s'arrêtent étonnés devant une femme crucifiée, sainte Vilgeforte, au menton de laquelle on distingue encore quelque trace de barbe. Ici la perte de cette caractéristique du sexe fort, n'a rien de commun avec la dégradation qui, dans les idées du moyen âge, en priva la mère Eve au sortir du Paradis terrestre. Ce sont les honnêtes marguilliers de Saint-Etienne qui ont fait raser la pauvre sainte. Sa barbe était cependant le témoignage de la protection divine, lorsque, refusant un époux, la vierge demanda à Dieu de l'enlaidir ainsi pour protéger sa vertu. Quelques années après, elle mourut vierge et martyre et eut même l'honneur d'être crucifiée comme un homme.

\* \* \*

*Mercredi 21.* -- Les excursions ont commencé dès le lendemain de l'ouverture du Congrès et nous en avons fait deux ce jour-là, l'une avant le déjeuner aux portes de Beauvais, l'autre l'après-midi, moitié en voiture, moitié en chemin de fer, jusqu'à Clermont. Total, un hôtel de ville, une ancienne maladrerie et six églises. Comment se rappeler tant de choses et marquer d'un trait distinctif tant d'édifices analogues ? Le pourrais-je, que ce serait excéder les limites de ce compte rendu, et refaire sans profit le guide distribué aux membres du Congrès. Bornons-nous à quelques notes.

L'église de Marissel, qui est presque située dans un faubourg de Beauvais et celle

d'Allonne qui n'est guère plus éloignée, ont toutes deux un clocher du XII<sup>e</sup> siècle, un chœur à chevet droit du XIII<sup>e</sup>, une nef et un portail du XVI<sup>e</sup> siècle.

A Marissel, nous sommes surtout attirés par ce rétable si bien décrit par notre regretté président l'abbé Vattier. Il l'a comparé à ceux de Lafraye, Rochy-Condé et Haudivilliers que nous n'avons pas vus, et l'on pourrait également y joindre ceux que nous connaissons à Thourotte et à Maignelay. Sous une architecture encore gothique, le costume des personnages indique la Renaissance, la facture trahit une influence flamande et peut-être leur trouverait-on une origine commune. Le rétable de Marissel a perdu ses volets tandis que celui de Maignelay a conservé les siens, mais à Marissel il existe une prédelle sculptée, postérieure d'un siècle, c'est-à-dire du XVII<sup>e</sup>, représentant le Christ et les apôtres à mi-corps.

On peut négliger le rétable d'Allonne, mais on y admire deux charmantes statuettes du XIV<sup>e</sup> siècle, en marbre : l'ange Gabriel et la Sainte Vierge, l'ange frisé et charmant, d'un style plus banal et moins noble que la Vierge, à laquelle il a porté le message divin.

La maladrerie de Saint-Lazare, bien que convertie en ferme, a vivement excité la curiosité des congressistes. Ces édifices sont rares. L'église, coupée par des cloisons, pour l'utilité du fermier, remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Le tympan de la porte, décoré de compartiments piqués comme pour recevoir une décoration de couleur, le linteau en pierres curieusement appareillées, les gros tores de l'archivolte, les fenêtres en plein-cintre, les

---



corniches composées d'arcatures, les corbeaux à figures grimaçantes annoncent bien le XII<sup>e</sup> siècle. Cependant, le clocher central a reçu, après coup, une voûte d'ogive, et le chevet droit, deux absidioles au XIII<sup>e</sup> siècle.

Comme je l'ai dit, l'intérêt se porte surtout sur les bâtiments civils, à cause de leur rareté. Un vaste bâtiment terminé par deux pignons aigus, a dû servir au rez-de-chaussée de réfectoire et au-dessus de dortoir. Un autre, de même aspect extérieur, est encore divisé à l'intérieur par deux rangées de piliers supportant des arcs en tiers-point, au-dessus desquels apparaît une belle charpente. Pour faciliter la rentrée des récoltes, chaque pignon de cette belle grange est percé d'une porte charretière placée sur le côté.

L'après-midi, Bury, Cambronne, Clermont nous retiennent tour à tour. Ces deux villages possèdent de belles églises à chevet plat des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, mais leurs voûtes ont été ajoutées après coup. On peut presque l'affirmer rien que d'après l'absence des formerets, et on voit la trace de cette opération délicate dans les tailloirs mutilés. A Bury, il faut noter les fonts baptismaux, de forme octogone, avec quatre colonnes aux angles plus un tableau flamand des rois mages. Les fonts de Cambronne ne sont que du XVI<sup>e</sup> siècle, mais ils présentent cette particularité fréquente en Picardie d'une petite cuvette accolée à la grande. J'aime mieux la croix du cimetière, si mutilée soit-elle, avec son pupitre en pierre au bas du fût, pour recevoir le livre de l'officiant pendant la procession.

---

L'église de Clermont, Saint-Samson, ne saurait rivaliser avec celles de ces modestes villages, sauf pour les vitraux. Je parle des anciens : l'arbre de Jessé, la légende des saints Crépin et Crépinien ; car pour les modernes, un motif, qui n'a rien d'archéologique, peut seul nous arrêter dans cette chapelle Saint-Louis où je retrouve la sépulture du célèbre Charondas et d'une trentaine de Bosquillon, ses parents. Et encore, aurait-on pu blasonner avec moins de fantaisie les armoiries de ces deux familles.

Clermont nous a plu surtout pour son Hôtel de Ville et sa position pittoresque. L'Hôtel de Ville a été presque entièrement refait par M. Salmersheim, mais de nombreux témoins sont là pour inspirer confiance et l'on peut en sûreté admirer sa charmante tourelle qui semble une lanterne colossale au sommet du grand pignon.

\*  
\* \*

*Jeudi 22.* — Il faut être à la gare vers 6 heures du matin pour profiter du train spécial qui doit nous conduire à Trie-Château. Eglise tellement restaurée, que j'y laisse les savants pour revoir une jolie petite façade de maison romane qu'on nomme l'*Auditoire*. Nous sommes dans le pays qu'habita Rousseau. Il ne reste rien du château, mais notre cher président Sorel lui a consacré un article inséré après sa mort dans notre bulletin ; et mon esprit, mon cœur surtout s'égare bien loin des discussions archéologiques.

Elles reprennent plus ardentes que jamais en arrivant à Gisors. Cette place forte fut

jadis un grand sujet de querelles entre les rois de France et d'Angleterre ; aujourd'hui, c'est le fief incontesté de notre ami Régnier, et malheur à l'architecte qui oserait y toucher.

Pontalis lui-même le reconnaît et lui cède la parole et le soin de nous conduire. A peine pouvons-nous stationner un instant sur le pont où la vierge dorée rappelle le grave péril couru par Philippe-Auguste, ou essayer une interprétation délicate des grossières allégories figurées sur la maison de bois du Fossé-aux-Tanneurs ; Régnier nous conduit au château en telle hâte, que nous semblons monter à l'assaut. Il nous montre les agrandissements successifs autour du donjon qui, à cheval sur l'enceinte, finit par en occuper le centre, les progrès de l'art de la fortification, les tours ouvertes à la gorge reliées par des courtines bien postérieures, mais antérieures cependant à l'artillerie. Seule, l'entrée du donjon soulève quelque difficulté et l'on tombe d'accord pour la supprimer. On y accédait par le premier étage, au moyen d'un escalier de bois facile à supprimer en temps de siège.

Le château a fait tort à l'église, qu'il a fallu voir trop vite, et c'est dommage, car la Renaissance y a laissé de charmantes sculptures et d'éblouissants vitraux.

Après un déjeuner à Gournay, dans un hôtel somptueux, digne d'une ville d'eau à la mode, et que nous devons, paraît-il, au passage des automobiles, nous allons visiter l'église Saint-Hildevert. Mauvaise préparation !

L'église a perdu quelque peu de sa très

---

haute antiquité dans l'esprit des archéologues; elle remonterait encore cependant au XII<sup>e</sup> siècle et la nef serait même de la première moitié, le chœur de la seconde, avec des additions au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle. Ici encore les grandes voûtes ont été établies après coup, en réunissant deux travées, pour lancer des voûtes sexpartites qui ont entraîné des suppressions de colonnes, ou du moins de graves mutilations.

Si la chaleur, la fatigue et la digestion d'un bon déjeuner trop longtemps attendu ont endormi quelques congressistes, dont votre secrétaire, tous se réveillent en mettant pied à terre à Saint-Germer.

L'église est trop connue pour qu'il y ait à en parler longuement, et l'on trouverait dans le guide du congrès des détails assez précis pour se donner à peu de frais des airs savants. Je me bornerai donc à signaler un singulier mode de construction que Pontalis nous a fait toucher du doigt, en introduisant une règle entre les colonnettes et les piliers qu'elles cantonnent. Une assise sur deux n'est pas reliée au massif central. C'est un procédé hâtif, économique, mais médiocre; en tous cas, l'église menace ruine au point que le curé a dû l'abandonner pour se réfugier dans la charmante sainte chapelle qui lui fait suite. Si dans la grande église certains détails vous choquent, comme les baies rectangulaires ouvertes au-dessus du triforium, il est impossible de ne pas être saisi d'admiration devant cette surprenante chasse de verre, où les parties pleines sont réduites à un minimum tel qu'il ne semble pas réalisable avec d'autres matériaux que le métal.

---

Mais je crois bien que nul d'entre nous n'aurait osé faire honneur au XIII<sup>e</sup> siècle d'une œuvre que l'épanouissement de l'art gothique semble rajeunir d'un siècle. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans le pays où cet art est né et s'est le plus rapidement développé.

\*  
\* \*

*Vendredi 23.* — Nous restons à Beauvais pour nous reposer de la grande journée d'hier... en visitant la ville; et c'est fort heureux, car j'ai connu des congrès où ce qu'on avait le moins visité, c'est la ville dans laquelle ils se tenaient.

Procédant chronologiquement, nous commençons par la Basse-Œuvre. La date de cet édifice en est le point de vue le plus intéressant.

Un petit appareil cubique avec addition de briques, des fenêtres en plein centre encore fort larges et sans ébrasement, quelques pierres ornées de dessins géométriques, de petites figurites rapportées on ne sait d'où, une croix ancrée dans le haut du pignon; à l'intérieur, des piles cruciformes dont l'usage remonte à l'époque carolingienne et point de voûte: tels sont les pauvres éléments avec lesquels il faut dater cet édifice, reconstruit pour une grande partie. Cependant la majorité des archéologues opine pour le XI<sup>e</sup> siècle.

Ce vénérable débris aurait disparu, si la cathédrale avait pu être achevée; pareille éventualité n'est plus à redouter. Tout ce qu'on peut souhaiter se borne à la conservation de ce qui existe.

Peu d'édifices ont été aussi malheureux. Commencé en 1247, le chœur de la cathédrale s'écroulait pour la seconde fois en 1284, c'est alors qu'on doublait les piles et que, forcément, on donnait aux arcs une forme plus aigüe. Les travaux interrompus pendant un siècle et demi, par suite des guerres et de l'occupation anglaise, n'étaient repris qu'au xvi<sup>e</sup> siècle et alors, au lieu de construire la nef, on élevait, sur le carré du transept une flèche qui, faute d'être contrebutée, s'écroulait cinq ans après, en 1573. Cette triste histoire est écrite sur les pierres qui ont gardé le style de chaque époque et l'empreinte des différents architectes, mais il faut, pour la bien lire, l'œil exercé de notre directeur.

Le temps nous manque, malheureusement, pour faire une étude analogue sur les verrières, les tapisseries, les ornements sacerdotaux et bien d'autres objets qui garnissent cette cathédrale.

Nos compagnons sont déjà repartis pour l'ancien évêché, le palais de justice actuel, dont les grosses tours d'entrée auraient pu difficilement être conservées si la cathédrale avait été achevée. Elles datent cependant de 1305, époque à laquelle on n'avait pas renoncé à terminer la cathédrale. Après avoir franchi la double herse, on découvre le palais construit au xvi<sup>e</sup> siècle sur l'encinte romaine. Rien à voir à l'intérieur, tandis que le plus aimable accueil nous attend au palais épiscopal, où, indépendamment des anciennes tapisseries qui l'ornent depuis longtemps, Mgr Douais a réuni des peintures rapportées d'Italie, des émaux,

---

des bois sculptés, des manuscrits et quantité de bibelots précieux, où se trahit le goût du savant et de l'archéologue.

Un congrès à Beauvais ne se comprendrait pas sans une visite à la manufacture de tapisseries. Elle date de 1664, mais on faisait, à Beauvais, des tapisseries depuis une époque beaucoup plus ancienne, et c'est sans doute le motif qui déterminait Colbert à choisir cette ville, trois ans avant la fondation des Gobelins. Le travail est le même, car haute ou basse lisse ne désigne que la disposition du métier, verticale ou horizontale. L'œuvre qui en sort est la même et, malgré l'affirmation des prétendus connaisseurs, il n'y a guère moyen de la reconnaître, quand elle est achevée. Un petit musée de modèles, dû en grande partie à l'initiative de M. Badin, l'aimable directeur actuel, termine agréablement cette visite. Quelles humiliantes réflexions il suggère sur les variations du goût ? L'esthétique a-t-elle des lois, comme l'affirment les critiques savants, ou se borne-t-elle à codifier les caprices de la mode ?

Le reste de la journée, en dehors des séances, a été employé à une intéressante promenade à travers les rues de la ville, en quête des vieilles maisons de bois. La grande place n'a plus que celle bien connue des Trois-Piliers ; mais de nombreux pignons, sans valeur artistique, dessinent encore à l'entour une ligne pittoresque amusante à voir à distance. Dans les rues voisines on trouve, çà et là, une façade ou du moins un fragment curieux, mais plus d'ensemble dignes d'arrêter un artiste. Beaucoup de ces

---

rues possédaient un canal aujourd'hui recouvert d'un trottoir trop large. Les enseignes des marchands, les couleurs criardes des badigeonneurs contribuent également à altérer leur caractère. Cependant Beauvais reste une des villes de France les plus riches en vieilles maisons de bois.

*Samedi 24.* — Une journée entière pour visiter Senlis, en partant de grand matin et en revenant à Beauvais par Clermont ! ... Sans doute, on ne pouvait faire autrement, mais tant de peine rend exigeant pour les curiosités qu'on visite et l'impression s'en ressent.

On débute par l'abbaye de Saint-Vincent, où tout est si neuf que des archéologues peuvent se demander ce qu'ils viennent y voir. L'église est cependant du XII<sup>e</sup> siècle et son clocher un des plus anciens après celui de Rhuis. Saint-Pierre et Saint-Frambourg sont également de belles églises, mais transformées en marché et en magasin. A Saint-Pierre, on remarque des parties des XIII<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle. Sa forte déviation remet sur le tapis la vieille question de la déviation des églises. L'idée du symbolisme semble aujourd'hui écartée. Cependant M. Brutails fait observer que cette déviation se produit toujours au même point. Le portail est charmant et n'est pas sans analogie avec celui de Saint-Antoine de Compiègne.

Saint-Frambourg, au contraire, a une remarquable unité, une simplicité merveilleuse et d'excellentes proportions. Quatre voûtes d'ogives sexpartites recouvrent sa nef

---



unique, où de belles fenêtres et la grande rose du portail, trop grande même à mon sens, versent abondamment la lumière.

Malgré leur incontestable beauté, ces églises vous laissent quelque peu indifférent, et ce sentiment mal défini doit tenir à leur abandon. Tout autre est celui qu'inspire la cathédrale, et si l'impression reste faible, la cause est différente. A part la flèche, qui est une pure merveille, l'œuvre du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle est trop voilée sous les additions du XVI<sup>e</sup> ; on l'en dégage avec trop de peine, et les œuvres architecturales ne donnent une impression forte que lorsqu'elles sont simples et claires.

Les ruines du château adossé au mur romain de la cité, forment de jolis points de vue au milieu des jardins de M. Turquet de la Boisserie. Profitant de son aimable accueil, chacun s'y promène à sa fantaisie, cherchant ce qui peut davantage l'intéresser.

Les plus courageux poussent jusqu'aux arènes, tandis que les gens d'humeur sédentaire se cantonnent dans le musée.

\*  
\* \*

*Dimanche 25.* — Suivant un excellent usage, rien ne figure au programme en ce jour de repos marqué par le Seigneur, ce qui n'empêche pas les intrépides d'organiser des excursions supplémentaires. Retenu par l'hospitalité du docteur Leblond, qui ne met pas précisément ses convives au régime du docteur Sangrado, je me suis jugé incapable d'apprécier la bibliothèque du comte de Troussures que je devais aller voir, et j'ai terminé ma journée à la fête de *l'Assaut*,

donnée en l'honneur de Jeanne Hachette. Les jeunes filles, naturellement, y tiennent la première place ; elles arrivent en deux processions conduites, d'un côté de la place, par l'évêque et son clergé revêtus de leurs plus beaux ornements, de l'autre, par des fonctionnaires en habits noirs. Puis, tandis que les deux processions restent ainsi face à face, les jeunes filles viennent successivement mettre le feu aux deux canons qui, seuls, confondent leurs détonations une heure durant.

\* \* \*

*Lundi 26* — Nous quittons Beauvais définitivement ce matin, pour continuer le congrès à Compiègne. Mais avant le déjeuner, nous visitons encore deux églises, Nogent-les-Vierges et Villers-Saint-Paul, ainsi que l'ancienne propriété de M. Houbigant qui sauva un fragment du château de Sarcus.

Vous me permettrez de passer sous silence cette visite intéressante qui a été pour vous l'objet d'une récente excursion. Après le déjeuner à Creil, aussi long que médiocre, nous nous trouvons en retard pour visiter l'église et le château de Montataire, et nous arrivons à Saint-Leu-d'Esserent à l'heure où il faudrait en partir. Mais des archéologues ne sauraient consentir à sacrifier une aussi belle église. Mieux vaut prendre sur le dîner et prier le maire de Compiègne de retarder la réception qui nous attend à l'Hôtel de Ville. Nous visiterons ainsi à fond cette merveilleuse église, nous pourrons profiter des lumineuses explications du directeur, parcourir les galeries hautes et même le cloître du

---

prieuré, jusqu'au moment où nous sommes expulsés par un propriétaire peu sociable. Accident bien rare et d'autant plus sensible que nous venons de trouver au château de Montataire un accueil tout différent, chez un anglais. Il est vrai que celui-ci est le neveu et l'héritier de l'aimable baron de Condé.

Le soir, les congressistes se trouvaient réunis dans les jolis salons de notre Hôtel de Ville, trop étroits pour contenir la foule des amis venus pour leur faire fête. Le maire, M. Fournier Sarlovèze, avec son aisance et sa bonne grâce habituelles, souhaite à tous la bienvenue ; notre président, M. Plessier, saluant ensuite les nombreux membres du Congrès, avoue modestement que les églises de notre ville n'ont pas une valeur architecturale comparable à celle des cathédrales de Beauvais, Senlis et Noyon, mais il conseille fort judicieusement de ne pas négliger leur mobilier, celui du château, les boiseries de l'Hôtel-Dieu, les collections du musée. Il ne faut pas s'attacher uniquement à la cage, quand elle renferme des oiseaux charmants et rares.

\*  
\* \*

*Mardi 27.* — Rendez-vous était donné à l'Hôtel de Ville pour la visite de nos monuments, mais le temps est si limité que forcément chacun va où l'entraînent ses prédilections. Les uns s'attardent au musée, d'autres visitent au galop l'Hôtel-Dieu, Saint-Antoine, Saint-Jacques, sans oublier les restes de Saint-Corneille. Ceux-ci restent aux Minimes à discuter l'âge de notre plus antique monument. Ceux-là parcourent les salles du palais, où le conservateur nous fait le meilleur accueil.

---

Je ne crois pas possible de rappeler ici les remarques que j'ai pu recueillir, ce serait allonger un récit qui doit avant tout donner l'impression d'une course vertigineuse. Mais rassurez-vous et croyez-en un vieil habitué de ces congrès : chacun des congressistes emporte de Compiègne, hôtes et monuments, un excellent souvenir et nul ne donnera un démenti au vieux proverbe dont vous êtes justement fiers.

L'après-midi était réservé à la visite de Morienvall. Mais avant d'attaquer ce morceau capital pour les archéologues, nous faisons quelques arrêts à Eméville, dont le clocher se termine par quatre pignons et a conservé également ses quatre gargouilles d'angle ; à Vez, qui possède une église et un château, objets de notre dernière excursion avec l'abbé Vattier ; à Lieu-Restauré, dont la rose flamboyante attire tous les regards. L'église encombrée par un matériel de culture est bien intéressante. Dans le bras du transept sud, un gros pilier rappelle une disposition analogue à Saint-Jean-au-Bois et l'on y remarque la trace d'un escalier qui communiquait avec les dortoirs de l'abbaye. Fresnoy-la-Rivière est notre dernier arrêt dans cette jolie vallée de l'Automne. Nous y trouvons de beaux vitraux et une clôture en bois avec médaillons de la Renaissance.

Enfin nous arrivons à Morienvall. Chacun se serre auprès de M. Lefèvre-Pontalis qui, plus que jamais, est là sur son terrain, expose l'origine de l'église, ses transformations, sa restauration, les points certains, ceux probables ou douteux. En marge de l'article qu'il a écrit pour nous, les notes s'accumulent et

---

maintenant qu'avec tous ces matériaux il faudrait vous donner un résumé de dix lignes, je préfère vous renvoyer au guide du congrès.

\* \*

*Mercredi 28.* — Ourscamp a occupé notre matinée ; la belle façade du XVIII<sup>e</sup> siècle avec son ours monumental, les ruines si pittoresques de l'église, la salle dite des Morts surtout ont charmé les congressistes qui n'ont pas été insensibles à une collation offerte fort gracieusement par le directeur de la filature.

La désignation de salle des Morts est certainement impropre. Faut-il y voir l'infirmierie de l'abbaye ? Il me semble que les proportions seraient trop vastes pour cet usage, et j'aimerais mieux en faire une salle réservée aux pèlerins, que les abbayes accueillaient toujours si libéralement, et qui étaient nombreux en ce pays. Ils ont même laissé des héritiers jusqu'en ces derniers temps, dont j'ai pu retrouver la trace et vous conter les aventures.

A Noyon, nous sommes l'objet du plus aimable accueil de la part de nos confrères du Comité archéologique, qui profitent de la présence du Congrès pour célébrer son cinquantième. La réunion a lieu dans la belle salle capitulaire et une médaille commémorative, remise à chacun de nous, en fixe le souvenir.

Le déjeuner nous réunit une dernière fois pour les toasts d'adieu. Mais le congrès n'est pas fini et il se termine dignement à la cathédrale dont M. Pontalis a publié l'histoire dans la Revue de l'école des Chartes.

Je n'aurai pas l'outrecuidance d'en parler après lui, mais je signalerai simplement ce

---

qui donne à cette cathédrale un charme unique entre toutes nos églises françaises. Elle n'est pas, comme les autres, isolée au milieu d'une place, *dégagée* entre des rues banales, sans lien avec ses entours. Le palais épiscopal n'est plus qu'une ruine, mais il reste la salle capitulaire, le cloître, la librairie des chanoines, charmante maison de bois du xvi<sup>e</sup> siècle; et sur la place du parvis, les maisons des chanoines alignent en demi-cercle leurs portes monumentales, aux gros piliers coiffés de leurs bonnets carrés. Il faudrait aller en Angleterre pour retrouver une cathédrale ainsi placée dans son vieux cadre, encore entourée de ses dépendances. L'aspect général de cette ville de Noyon, quelque peu solennel et froid, complète cette impression d'ancien régime ecclésiastique, et Ernest Daudet ne pouvait choisir un meilleur cadre pour son roman des Deux Evêques.

\* \*

Ce récit trop long serait cependant par trop incomplet, si je ne mentionnais pas au moins les travaux qui nous touchent plus particulièrement par leur objet ou par la personnalité de leurs auteurs.

Notre confrère le comte de Caix de Saint-Aymour a étudié un temple découvert dans la forêt d'Hallatte. Il pense qu'il était dédié à Mercure, et les nombreux ex-voto qu'on y a découverts prouvent qu'on invoquait ce dieu pour obtenir la guérison des hommes et même des animaux.

M. Georges Durand, l'auteur de la belle monographie de la cathédrale d'Amiens, nous a entretenus de la persistance du style gothi

que dans le département de la Somme. Protégé peut-être par la réputation de l'incomparable cathédrale, il était encore employé pendant le premier tiers du xviii<sup>e</sup> siècle.

Le chanoine Morel a communiqué aux congressistes son étude si précise sur les vitraux de Chevières et les a entretenus également d'un certain nombre de pierres tombales des environs.

Un autre de nos membres titulaires, M. l'abbé Meister, a étudié les fonts baptismaux du canton de Grandvilliers et une vierge polychrome du xv<sup>e</sup> siècle.

M. des Forts a décrit d'une façon élégante et précise trois pièces de tapisserie, données à l'abbaye de Saint-Martin-au-Bois par l'abbé de Baudreuil, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. L'une est conservée chez un de ses parents, qui porte également le nom de Baudreuil ; il a découvert l'autre à l'exposition des Primitifs et la troisième ne nous est plus connue que par un dessin de Gaignières.

De belles projections données par M. Martin-Sabon ont fait passer sous nos yeux les principaux monuments du pays, ravivant des souvenirs, causant des regrets, ménageant aussi des déceptions, car ces photographies sont si habilement prises et agrandies, qu'il vaut mieux parfois ne pas aller voir la nature.

En terminant, il me reste à rappeler que parmi les lauréats de la Société, nous comptons bon nombre de nos membres, les chanoines Marsaux, Morel et Müller, l'abbé Meister et l'architecte Henri Bernard, et je suis sûr que tous vous aurez applaudi à ces choix.

Baron DE BONNAULT